

Québec français



Zara, la confession d'un désaxé
Extrait

Sylvain Trudel

Number 89, Spring 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/44657ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trudel, S. (1993). *Zara, la confession d'un désaxé* : extrait. *Québec français*, (89), 107–108.

Présentation

Yvon BELLEMARE

Sorte de journal de voyage de quelqu'un qui s'enfonce dans la mort, *Zara* se présente comme un ouvrage hybride où se mêlent le farfelu et le tragique. Dès les premières lignes, l'« avertissement » installe les balises du récit en suggérant l'atmosphère étrange dans laquelle baigne le personnage principal. En effet, l'influence marquante de l'auteur (!) sur ses copains d'école qui devinrent presque ses disciples adorateurs, a comme rebondissement stupéfiant, quelque dix ans plus tard, de retracer un de ces derniers. Quelque peu marginal à l'époque, celui-ci lègue une liasse de feuillets dans laquelle il crie sa détresse avec pathos. Tel est l'essentiel de ces pages qui « évoquent ce que je combats de toutes mes forces, affirme l'auteur, ce mal [...] qui pourrait me tuer. »

Datée du 21 septembre 1989 et dédiée « à ceux qui ne s'aiment pas », cette longue lettre, expression d'une souffrance morale atroce, reprend en définitive la quête de celui qui, mal dans sa peau, plus ou moins rejeté par ses proches, mal aimé quoi!, cherche avec cynisme et ostentation à plier le Destin à ses propres vues. Sa vie qui « n'a été que l'accomplissement d'une flétrissure » l'amène à boulinguer de l'Italie à la Grèce, des Pyrénées aux montagnes de la Turquie, toujours à la recherche de l'amour et de la vie. Sa hantise : se rendre à la mer Noire afin de revivre. Toute cette chevauchée vers l'Espoir n'a rien de

la banalité touristique à l'affût d'exotisme. C'est plutôt une longue interrogation aux accents de détresse : « Ma vie, l'ai-je gâchée ? » Dans une confession où l'on apprend, à travers les fanfaronnades et les repentirs subits, la méchanceté du fils envers un père mourant et une mère dépassée par les événements, le machiavélisme sans nom de celui qu'on héberge et qui prend un plaisir démoniaque à réduire en cendres des « paroles de sagesse », le cynisme d'un désaxé qui paie une vierge pour une « nuit de recueillement », toutes choses dépeignant le désarroi de l'individu à la recherche d'une lueur d'espoir. Il se mesure donc à Dieu qui demeure irrémédiablement muet et, qui plus est, donne la mort. À la fin de ses pérégrinations, un visage croisé furtivement le conduit aux rivages de la mer Noire, lieu de rencontre de la vie et de la mort.

La facture textuelle s'apparente pour ainsi dire à un délire schizophrénique. Le style grandiloquent nourri de réflexions issues de lectures éclectiques alimentant la discussion ou l'épanchement, reproduit des poèmes ou bien emprunte des pans de cosmogonie pas toujours évidents pour le lecteur. C'est pourquoi, l'auteur prend soin d'expliquer dans des notes infra-paginales les nuances nécessaires à la compréhension globale. Bien plus, l'établissement d'une bibliographie finit par surprendre définitivement. « Je pouvais tout expliquer, dit le jeune égoïste qui ne sait que recevoir, mais pourtant je ressentais la vacuité de mes mots, leur faiblesse, je *jouais* au savant, pour me distraire... » de la vie qui l'emporte. L'imagerie flamboyante, les courtes phrases qui ont le tranchant des sentences et, enfin, le mariage ingénieux de plusieurs alliages textuels, procurent à cet ouvrage un quelque chose qui frise la démente certes, mais qui en même temps ne peut laisser indifférent.

ZARA, LA CONFESSION D'UN DÉSAXÉ

À paraître aux Éditions les Quinze, en avril 1993

ZARA, LA CONFESSION D'UN DÉSAXÉ. EXTRAIT.

DE SYLVAIN TRUDEL

Voici un extrait de « l'avertissement » qui présente les paramètres de l'histoire à venir.

Le temps fila, la fin du cycle secondaire arriva enfin et nous fûmes aiguillés à travers les collèges de la province. Je n'ai jamais revu mes adulateurs.

Dix années passèrent comme une brise, puis un soir, dans un café de Québec, je tombai par hasard sur un ancien camarade de classe devenu actuaire (il ne fut

jamais crapet). Nous parlâmes des vieux amis avec lesquels il était resté en contact; de fil en aiguille, nous en arrivâmes à parler de mes anciens disciples. Il m'apprit que l'un d'entre eux s'était enrôlé dans une secte satanique établie dans les montagnes de Los Alamos, au Nouveau-Mexique. Un autre crapet, à Montréal, avait détourné un autobus à la pointe d'un hachoir, afin de visiter l'élué de son cœur à Saint-Jérôme. Un troisième se croyait la réincarnation d'Albert Camus - il écrivait des romans sur l'absurdité et répétait sans cesse : « Je suis né dans un accident d'auto. » Un quatrième végétait

en prison (il avait attaqué sa grand-mère et rançonné une fillette). Ces révélations me troublèrent, mais quelques mois plus tard, j'appris la plus bouleversante des histoires.

Le 18 avril 1991, mes parents reçurent une lettre dont j'étais le destinataire (ils habitent encore cette maison que je nomme « mon ancienne adresse ») et me l'envoyèrent. À la réception de cette missive, je reconnus le nom de l'expéditeur : il s'agissait du plus inquiétant de mes anciens disciples, ce garçon réservé, froid, qui entendait des voix et me portait, en rêve, vers un autel. Le souvenir de sa der-

nière phrase, noeud d'ambiguïtés, me donna le vertige - la tête à une fenêtre de son autobus scolaire, il m'avait crié : « Je suis le seul dieu ! » Que me voulait ce garçon dix ans plus tard ? Mes mains tremblotantes décachetèrent l'enveloppe et je lus la lettre sur-le-champ, debout sur mon balcon malgré le crachin et le vent froid. Chacun des mots m'ébranla; cette lettre témoigne d'une grande détresse, des bouleversements de la chair : mon ancien disciple cherche noise au Seigneur, l'injurie, puis s'y soumet dans la douleur. Mais un mystère subsiste : mon nom n'apparaît nulle part, sauf sur l'enveloppe. Je n'y comprends rien (la révélation de ses errances métaphysiques soulageait-elle sa solitude ? Me confiait-il un testament ? Ses malheurs devaient-ils me culpabiliser ? La question reste entière.) L'essentiel est que ce garçon n'était pas Dieu; sa lettre, relation d'un terrible échec et d'une révélation tardive, en fournit la preuve.

Seigneur, je t'en conjure, sois indulgent : j'ai de la colère en moi et je jure, je jure comme un tueur fou.

J'appelle le pardon divin, mais non l'apitoiement, car je suis trop malade pour en jouir.

Autrefois, je me voulais père de tous les enfants, amant de toutes les femmes, conducteur de tous les hommes. Je débordais de tendresse aveugle, sauf pour toi, mon Dieu, car je convoitais ton trône : je t'aurais supprimé, sans sourcilier, d'une balle dans la bouche.

Je te considérais lâche, pingre et sournois. Je croyais en la concupiscence, aux jouissances patentes et en la vacuité de ta substance : ma propre divinité éclatait dans un soleil de débâche.

Une nuit de soulerie et d'outrages, je t'ai défié. J'ai crié : « Si tu es le tout puissant que tu prétends être, envoie-moi un cancer. Un cancer de la prostate, des os, de la langue, des ganglions, qu'importe ! Je n'ai pas peur de toi, je suis invincible. »

Je me targuais de te surpasser dans le prodige. Je pensais : « Ton cancer, je le vaincrai. » Mais jamais tu n'as jugé bon de me consteller de métastases pénitentielles. J'en ai toujours accusé ta mollesse, mais aujourd'hui je comprends mieux ta patience. J'entrevois tes desseins et ma fin. Le cancer réclamé à cor et à cri, je me le suis infligé moi-même puisque tu m'as fait me détester.

Voilà ton oeuvre : j'ai cessé un jour - ou était-ce une nuit ? - d'être aimé, parce que le Mal m'habitait. J'ai souffert et j'ai baï le monde à mon tour - j'étais devenu un ennemi des hommes, un bourreau de femmes, un égorgueur d'enfants, mon propre Belzébuth. Mais j'ai senti naître en moi, pour toi, le feu de l'adoration - car tu es mon dernier espoir.

Je comprends maintenant ton rôle et ta violence : tu es le soleil qui se lève à mesure que meurt notre amour des êtres.

Maintenant que je connais les trahisons de la fraternité - idéaux salis, chaos des souvenirs, écoeurément des hymnes - ma tendresse s'élève doucement vers tes hautes sphères. Je suis dégoûté de la chose humaine.

L'athéisme est l'hiver du monde : je me flagelle ; j'aurais dû donner ma vie aux avrils d'ici-bas.

Tu m'affliges de souffrances, c'est mon dû, mais l'ardeur de mon idolâtrie se décuple.

De mon propre chef, je t'offre mon sang - je n'attendrai pas qu'un barbare me passe par le fil de son épée - et tu le recueilles en ton coeur comme en un vase. Je sens le liquide chaud et suave quitter mes veines : c'est comme si mon sang pleuvait vers le Ciel.

Je suis une averse consacrée.

Mon Dieu, je suis condamné : je mourrai dans la douleur, exsangue, mais heureux. Car me voilà ton nectar.

Et te voilà mon calice d'or.

Je n'ai jamais répondu à cette lettre, mais je la conserve précieusement, car elle représente, à mes yeux, la pire folie : croire en un dieu assoiffé de sang.

Quelques semaines plus tard, ce garçon mourut d'une leucémie ; il avait vingt-sept ans.

Je reçus un faire-part de décès et me rendis aux obsèques en dépit de mon hésitation. Une curiosité morbide m'y attira malgré moi : je voulais voir le visage de ce mort qui m'avait écrit.